

l'homme et pour la société une certaine sommité élyséenne de science, de repos, d'ordre et de bonheur.

Ce but, supposons un moment qu'il soit possible de l'atteindre. Quelle différence inexplicable dans le sort des générations ! Voyez-vous les unes vouées à l'ignorance, à la détresse, au désordre, à une lutte douloureuse contre les plus rudes chocs de la vie ? Elles sont prédestinées en sacrifice à celles qui doivent suivre. Pour celles-ci, qui n'auront pas combattu, vont être réservées les dépouilles opimes de la civilisation et toute la facile profusion des joies de la vie domestique ou sociale. L'histoire deviendra ainsi l'enchaînement bout à bout de deux fatalités, la première décroissante en mal, la seconde croissante en bien, dont tour à tour les races humaines, selon la date de leur naissance, seraient victimes ou bénéficiaires. Kant a beau ne pas trouver rejétable à priori un partage si inégal de destinées, les intimes répugnances de la raison s'élèvent pour le condamner. De l'homme à l'homme, l'inégalité ne choque pas, nous entendons celle qui est voulue de Dieu. Elle tient à des dispensations différentes qui n'empêchent pas précisément le lot du bonheur humain de se former, qui ouvrent d'ailleurs tous les temps d'une manière égale à la vertu, et qui, du sein des oppositions, des contrastes, des épreuves, des diversités de situation de toute espèce, suscitent avec la mâle obligation du travail et du devoir, avec le combat moral que nous avons tous à soutenir, la beauté du spectacle de la vie. Mais quoi de beau, quoi d'admirable dans cette loi monotone et d'airain qui dévouerait au malheur les premières générations pour avantager les dernières ? Quoi de sage, quoi d'équitable dans ce plan qui inféoderait la purification et la vertu aux races de l'extrémité des temps, en livrant au souffle de la corruption morale les races qui auraient eu le tort de naître de trop bonne heure ? Voilà qu'à l'acerbe